L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 10 SEPTEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI, 10 SEPTEMBRE 1895

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Paul & Gerley, à la Bourse des Encantours, le cottage double 1512 et 1514 rue Conti.

Par W. I. Hodgson & fils, à la Bourse des Encantours, les jolis cottages en bois No 2621 rue Chippewa et No 923 Gén. Taylor.

Par Jas P. Guinault, en face de l'entrée des Fair Grounds, une vacherie.

Notre éclairage électrique.

Depuis plusieurs jours, dans bien des quartiers de la Nouvelle-Orléans et, particulièrement, dans le Deuxième District, la rue Royale, par exemple, la rue Bourbon, etc., on se plaint de l'absence complète de lumière, pendant une certaine partie de la nuit. Cette éclipse totale se produit généralement, après la tombée de la nuit. Les habitants et, surtout, les promeneurs passent ainsi du plein jour dans une profonde obscurité —ce qui occasionne une foule d'accidents qui, pour n'être pas d'une extrême gravité, n'en sont pas moins inquiétants. N'était la lumière qui s'échappe des vitrines de certains magasins, les ténèbres seraient complètes.

Malheureusement, il n'en est pas de même dans la soirée du dimanche. Le commerce étant interrompu, et les magasins, fermés, on est obligé de marcher au milieu d'une obscurité d'autant plus dangereuse, que les trottoirs sont encombrés d'une foule d'objets étranges, placés là par les employés de la compagnie des chars électriques; sans compter que, sur ces mêmes trottoirs, on rencontre, à chaque pas, des trous, des solutions de continuité, des changements de niveau qui exposent le passant à de nombreuses chutes.

C'est au nom du public que nous protestons contre les dangereuses intermittences de l'éclairage électrique. D'où proviennent ces défectuosités? De la négligence, du mauvais vouloir, de l'impuissance, ou d'un triste calcul de la compagnie? Nous l'ignorons; mais le public, privé de lumière, gêné dans ses mouvements, n'osant même pas, souvent, s'aventurer dans les ténèbres, même quand il éprouve le plus urgent besoin de se déplacer, se livre à ce sujet aux plus étranges réflexions, dans lesquelles il n'épargne guère la dignité et la réputation de nos entrepreneurs d'éclairage. L'électricité ne supporte pas ces trop nombreuses intermittences; il lui faut la stabilité pour être tolérable; autrement elle nous jette dans un état pire que sous le régime du gaz

NOUVELLES SANS FONDEMENT.

Toutes les nouvelles relatives à une mission diplomatique confiée à Mgr Averardi pour le Mexique sont dénuées de fondement. Et on sait, de bonne source, que le Vatican les considère comme provenant d'une source hostile.

Mgr Averardi partira pour l'Amérique du Sud dans le seul but de présider un Congrès d'évêques et de leur apporter la parole du Saint-Siège.

L'ancien auditeur de la nonciature à Paris n'a pas d'autre mission. Il est possible que le Pape, dans sa sollicitude pour les catholiques américains, ait pu avoir l'idée d'étendre, plus tard, la mission de Mgr Averardi: mais cela ne pourra avoir lieu que dans la suite.

On avait annoncé également que le cardinal Gibbons avait été chargé par Léon XIII de préparer l'établissement d'une nonciature apostolique aux Etats-Unis, qui aurait été accréditée auprès du Saint-Siège.

Cette nouvelle doit avoir la même source que la première. Le Saint-Siège ne se dissimule pas les difficultés qu'il y aurait à l'établissement de ces rapports diplomatiques: aussi, peut-on affirmer, qu'il n'y a jamais songé.

MADAGASCAR.

Le *Times* de Londres publie deux lettres de son correspondant à Tananarive, dans lesquelles ce dernier lui adresse, sur la situation lamentable des Hovas les intéressants détails que nous résumons ci-dessous:

La confiance la plus absolue continue à régner à Tananarive. Les Hovas ne semblent pas se douter que la prise de la capitale est dans le domaine du possible.

Les gens riches continuent à bâtir des maisons luxueuses, comme si la paix la plus profonde régnait. Un mariage vient de se célébrer au milieu des plus grandes fêtes. Le menu comprenait trente-six services et était en français. Les Hovas n'ont ni le courage de la résistance, ni celui de la soumission. Il est possible que les chefs de Tananarive forceront les troupes à un semblant de résistance, dans les divers forts de terre qui se trouvent autour de la ville, car ils ont peur d'avouer au peuple qu'ils ont été honteusement battus.

On construit actuellement un mur extérieur massif autour du palais. Les soldats ne retourneront pas à Tananarive, par crainte de la mort qui attend ceux qui fuient devant l'ennemi.

L'autorité de la reine reste intacte. Il est possible que le suicide politique de la résistance quand même continue jusqu'à la fin et finisse par la ruine totale de cette belle cité.

Le *Madagascar News*, dans sa folie, ne craint pas de conseiller aux Hovas de mettre le feu à la ville pour préparer aux Français le sort de Napoléon à Moscou. Le gouvernement, dans son incapacité grotesque, joue pompeusement à la guerre comme le feraient des enfants. Ce serait une une farce ridicule si tout cela ne devait pas probablement finir par une tragédie sanglante. Il reste toujours beaucoup de femmes et d'enfants anglais à Tananarive et on est stupéfié de voir des missionnaires mettre en sûreté leurs objets les plus précieux, alors qu'ils laissent à la Providence le soin de leurs filles qu'ils gardent auprès d'eux. Une révolution est à craindre. Un de ces matins un négociant anglais a trouvé un placard sur sa porte en langue malgache, disant: "Hâtez-vous de fuir, Européens qui résidez ici; car si vous restiez, nous ne serions plus responsables de votre sang. Ne croyez point que ce soient des paroles dites à la légère, ou vous aurez à le regretter."

Le parti révolutionnaire a essayé, dit-on, de faire sauter la maison de l'oncle de la reine, un ancien marchand de savon ambulant, qui par le fait de sa parenté avec la reine est devenu très riche, en opprimant et en faisant chanter le peuple. La bombe, grâce à l'inexpérience des conspirateurs, a éclaté sous un mur de la maison sans causer de dommages.

Ces derniers font des agitations dans la province et répandent le bruit que c'est l'habitude des troupes européennes victorieuses de tuer les peuples qu'elles conquièrent, et que les Français, principalement, ont coutume de les réunir en masse, de les arroser de pétrole et de les brûler.

Des troupes, au nombre de 6,000 hommes, ont été envoyées, il y a quelques jours, de la capitale aux lignes de défense. plusieurs autres milliers doivent les suivre. Leur sort, s'ils en viennent aux mains avec les Français, est absolument certain d'avance. Jusqu'ici les Hovas n'ont pas su tenir tête aux Sakalaves et aux troupes nègres, et il n'est pas probable qu'ils se comportent autrement en présence des fusils Lebel entre les mains de soldats français disciplinés. Il est triste de vivre au milieu des malheureux Hovas pendant ce temps d'anxiété, de sympathiser avec le peuple et sa cause et de comprendre avec dégoût que la conduite d'un gouvernement méprisable à fait perdre toute espèce d'espoir;

Voici en quels termes le correspondant du *Times*, dans sa lettre du 27 juin, résume l'aspect général des affaires à Madagascar:

Tant que l'ennemi s'est trouvé éloigné, les habitants de l'Imérina ne pouvaient se faire à l'idée que l'heure avait sonné où la domination des Hovas devait disparaître. Depuis que chaque jour apporte quelque récit de nouveaux désastres et de la marche en avant de l'envahisseur, les populations perdent de plus en plus leur joyeuse confiance en elles-mêmes. Un air triste assombrit tous les visages et des regards inquiets inquiets et malveillants suivent tout Européen qui passe dans les rues. Dans les rares moments d'expansion, c'est un concert d'amères récriminations contre un gouvernement pétri de fatuité qui feint encore de n'avoir aucun doute sur une issue triomphante de la lutte. Il ment effrontément vantant la merveilleuse organisation des préparatifs militaires, exaltant l'admirable stratégie des généraux hovas, parlant de victoires chimériques et impossibles, et les Français avancent toujours!

Aucun plan de campagne; quelques troupes par petits paquets de 1,000 hommes lancées en avant, sous le commandement non d'un soldat expérimenté mais de quelque personne incapable, n'ayant même pas manié les armes, mais qui est bien auprès de la Cour ou de la reine. Les achats de commandements sont nombreux; car si on ne s'y procure pas la gloire, si un renom patriotique, on s'y enrichit vite et grassement. Le général met à l'amende le colonel, le le capitaine, les simples soldats. La petite anecdote que voici en dira plus long que tout raisonnement: après le combat de Marovoay, un certain nombre de soldats s'enfuirent dans les marécages, d'autres fugitifs viennent à leur secours, mais ne les aident à sortir de leur dangereuse position qu'après leur avoir extorqué, sous forme de promesse, une rançon. Le commissariat des Hovas est des plus simples. Le soldat doit subsister à ses frais: aussi vend-il, au début de la guerre, une partie de son lopin de rizière; quand ses provisions sont épuisées, il retourne au pays pour aliéner le reste et tout naturellement il déserte. Sur un millier d'hommes qu'on aura levés, à peine si deux cents se trouveront dans les rangs. Comment veut-on que les soldats résistent, à moitié mourant de faim, sans paye, volés et trahis par leurs officiers à un ennemi européen? Comment veut-on qu'ils se sacrifient à un gouvernement qui les opprime sans aucune vergogne et les envoie à la mort avec la plus criminelle indifférence?

Vers le 13 juin, le bruit se répandit d'une rupture entre la France et l'Angleterre à la grande joie des Malgaches qui y voyaient une intervention providentielle en faveur de ces fervents méthodistes. Aussitôt le gouvernement, saisissant l'occasion, fit courir la nouvelle que les Français se repliaient sur Majunga et cela au moment même où les Français s'emparaient de Mevatanana. Tous les yeux s'ouvrirent sous le contre-coup d'une violente réaction, mais le gouvernement se refuse à reconnaître les faits accomplis; et, tout en se défiant des Européens, il s'oppose autant qu'il peut à l'exode de la communauté britannique.

Une proclamation de la reine vient d'appeler tous les Hovas sous les armes et la population de la capitale entend, dit le correspondant du *Times*, forcer les Anglais à concourir à la défense de leur métropole. Cela se prêche dans les églises; un des derniers dimanches un prédicateur dit en criant l'Evangile: "Qui n'est pas avec moi est contre moi." Alors, un des assistants s'écria au milieu de l'auditoire surexcité: Quiconque marque de la sympathie envers les Français doit être tué, même sous ces voûtes sacrées, et quand les soldats passent devant les magasins et les dépôts appartenant aux Européens, les cris de: *Dehors les Wazahas!* retentissent aussitôt. "Ce sont les Wazahas (Français, Anglais, Américains) qui ont appelé ces calamités sur notre pays. A mort, à mort!" M. Porter, notre vice-consul, a demandé l'autorisation d'envoyer deux Anglais à travers les lignes hovas avec un message pour le général français, pour savoir quel traitement serait accordé par les Français aux Anglais qui résident à Tananarive en vertu des droits de neutralité. Or, le premier ministre, qui paraissait il y a quelques jours au comble du désespoir, et qui est un acteur de premier ordre, répondit au consul avec un calme imperturbable: "Ne vous effrayez pas. Vous Européens ne devriez pas avoir peur. Je vous protègerai; n'avez-vous ma parole; jamais ils n'arriveront jusqu'à la capitale. Voyez quelle masse de Hovas ici et dans les villages, tous prêts à se battre, que pourront les les Français contre ces braves?" Le premier ministre ajouta que "si les Anglais voulaient partir, à raison de l'ancienne amitié, il ne s'y opperait pas mais qu'il redoutait d'être rendu responsable, de la mort des deux messagers anglais, s'il arrivait qu'ils fussent tués". Il est certain que les autorités Hovas font les plus grands efforts pour que les journalistes européens ne soient pas inquiétés.

En attendant, les disputes les plus violentes éclatent à la cour, ceux qui sont responsables se rejettent mutuellement la responsabilité de la défaite. Dans un récent Conseil de Cabinet, la reine, très émue, parla en ces termes: "Que signifie tout cela, j'ai envoyé des milliers d'hommes à l'armée, qu'ont-ils fait, que faites-vous vous autres? Voulez-vous défendre mon royaume? Dois-je perdre ma couronne? Parlez, parlez franchement, ne craignez rien".

Un silence de mort suivit ces paroles; personne ne se leva pour se vanter de combattre jusqu'au dernier souffle. Un seul, parmi les conseillers, osa dire à la reine qu'on la trompait indignement, et que le coupable qui semait les mensonges était le gouvernement même qui mentait, mentait toujours.

Le premier ministre répliqua d'un ton indigné: "N'est-ce pas une honte d'entendre de pareilles choses? Oser dire que la souveraine ment; c'est d'un traître qui mérite la mort." La reine congédia le Conseil.

Résolus à prolonger cette défense sans espoir, il n'est sorte de récits étranges, absurdes qui ne soient répandus; tantôt les troupes algériennes sont en déroute, tantôt quelques milliers de Français se sont noyés, et, en attendant, la reine, ses courtisans et ses ministres passent leur temps au jeu, le vice capital des Hovas; les Européens même les plus favorables ne peuvent s'empêcher de secouer la tête et de hausser les épaules devant un pareil aveuglement. *Quos Deus vult perdere, Jupiter prius dementat!*

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Mettez des enfants auprès d'un tas de sable, ils seront de joyeux terrassiers. Placez-y des hommes, ils se plaindront d'avoir à le remuer.

L'obligation gâte tout.

Il n'y aura bientôt plus d'ingrats.... faute de bienfaits.

L'ATTENTAT

—CHEZ—

M. DE ROTHSCHILD.

UNE LETTRE EXPLOSIBLE.

Le jour même de l'attentat commis contre M. de Rothschild, nous le savions à la Nouvelle-Orléans, le télégraphe nous l'ayant appris succinctement.

Nous extrayons d'un journal de Paris les lignes suivantes qui paraissaient là-bas, tandis que paraissait ici la dépêche:

Grande émotion, hier soir, dans Paris, lorsqu'on a appris, vers six heures, que l'hôtel de la Banque Rothschild, rue Laffitte, venait d'être le théâtre d'un nouvel attentat d'anarchiste.

Lors du récent attentat d'Aniche, on avait pu croire un instant à la vengeance d'un mineur congédié et l'enquête n'avait pas établi d'une façon indiscutable l'existence d'un complot anarchiste.

On pouvait croire encore que depuis les exécutions de Ravachol, de Vaillant, d'Emile Henry et de Caserio, on avait triomphé de ce péril.

La police se trompait donc puisque, en plein Paris, les "compagnons" comptaient un nouvel attentat.

Cette fois, ils ont voulu frapper fort et atteindre M. le baron Alphonse de Rothschild, si M. de Rothschild ce fût trouvé à Paris, il eût peut-être été grièvement blessé.

L'attentat a, en effet, en partie "réussi," et l'un des principaux employés de M. de Rothschild, un de ses hommes de confiance les plus dévoués, M. Jodkowitz, a été assez grièvement blessé.

Les anarchistes, se souvenant sans doute qu'à Aniche comme à la Madeleine les auteurs des attentats, Decoux comme Paweia, avaient été tués par leur propre engin, n'ont pas employé, hier, la bombe et la dynamite.

C'est une lettre contenant un explosif qu'ils ont "chargée" de leurs revendications. On avait fait déjà, on s'en souvient, usage de ce procédé, il y a quelques années, et M. Constans, ministre de l'intérieur, avait reçu de Toulon un livre, non pas empoisonné, comme celui que feuilleta Charles IX, mais qui devait faire explosion quand un lecteur se hasarderait à l'ouvrir. Ce fut, fort heureusement, M. Girard, chef du laboratoire municipal, qui se chargea de ce soin. La police, qui veillait, avait déjoué le complot. Hier, malheureusement, il n'en a pas été de même.

L'explosion.

A la distribution du matin, un facteur des postes avait remis, au concierge de l'hôtel de M. de Rothschild, 2, rue Saint-Florentin, une lettre de grand format, l'enveloppe blanche était affranchie de trois timbres à quinze centimes.

Elle portait la mention: *Personnelle.—Faire suivre.*

L'adresse était écrite d'une cursive anglaise très nette et très accentuée.

Au dos de l'enveloppe, un cachet en cire noire.

En l'absence de M. le baron de Rothschild, actuellement à Trouville, un employé porte quotidiennement son courrier rue Laffitte, et c'est le chef du contentieux et des domaines, M. Jodkowitz, qui est chargé de dépouiller et d'ouvrir spécialement les lettres portant la mention "personnelle".

M. Jodkowitz se trouvait, à trois heures, dans son bureau, situé au premier étage, et dont les fenêtres donnent sur le hall des titres et les guichets des caisses, lorsqu'on lui apporta le courrier de la rue Saint-Florentin.

M. Nolandre, un employé et un de ses amis se trouvaient alors avec lui, et, tout en causant, il ouvrait selon son habitude chaque lettre avec un coupe-papier de métal, se réservant d'en prendre ensuite connaissance.

M. Jodkowitz avait ainsi ouvert une dizaine de lettres lorsqu'il voulut commencer à les lire.

Il était alors assis devant son bureau, dans un grand fauteuil.

Au moment où il tirait de l'enveloppe dont nous avons parlé plus haut, un papier, une explosion semblable à un coup de feu retentit et une lueur très vive se produisit.

M. Jodkowitz était retombé en arrière, renversé sur son fauteuil. Ses deux amis se précipitèrent devant lui. Il avait conservé toute sa présence d'esprit, mais il était grièvement blessé et couvert de sang.

Sa main droite avait été labourée par l'explosif, et il se plaignait de ressentir une vive douleur à l'œil droit, que son lorgnon, quoiqu'il ne fût pas brisé, n'avait pas réussi à préserver.

On courut chercher un médecin, M. le docteur Letanneur, 12, rue Mogador, et avertir la police.

Pendant que M. Letanneur prodiguait à M. Jodkowitz les soins que nécessitait son état, M. Guénin, commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin, procédait aux premières constatations.

Bientôt arrivait rue Laffitte MM. Girard, chef du laboratoire municipal; Rempler, juge d'instruction; Puybarand, délégué spécial du ministre de l'intérieur à la préfecture de police; Chenest, procureur de la république; André, chef des brigades de recherches.

L'engin.—Conversation avec M. Girard.

M. Girard a recueilli quelques débris de l'enveloppe, mais il n'a trouvé qu'un des timbres, et il lui a été impossible de déchiffrer l'indication du bureau de poste expéditeur.

L'enveloppe avait été presque entièrement consumée.

Nous avons tenu à recueillir les impressions du chef du laboratoire municipal:

—Nous nous trouvons évidemmement, nous dit-il, en présence d'un attentat anarchiste combiné avec beaucoup d'habileté.

"L'homme qui a disposé le mécanisme qui se trouvait à l'intérieur de cette enveloppe n'est pas seulement un chimiste habile, mais il est assurément doué d'une dextérité de main qu'aurait pu lui envier un Ravachol ou un Emile Henry.

"Il est beaucoup plus difficile d'établir un pareil engin que de confectionner n'importe quelle bombe.

A l'intérieur de l'enveloppe se trouvaient deux feuilles de carton pesant environ cinquante grammes. Entre les deux feuilles de papier se trouvait du fulminate de mercure, qui constituait la charge de l'enveloppe.

"J'ai reconnu la présence du fulminate de mercure à deux détails caractéristiques: une tache blanchâtre existait à la surface du bureau de la victime, et la chaîne de sa montre, sa montre elle-même étaient oxydées.

"Aucun dégât appréciable n'avait d'ailleurs été produit dans la pièce où s'était produite l'explosion.

"La barbe de M. Jodkowitz avait été légèrement brûlée par la flamme.

"On pouvait retourner la lettre dans tous les sens, la frapper même avec un timbre oblitérateur, comme on le fait à la poste, aucune explosion ne se serait produite.

"Ce n'est qu'à l'extrémité d'une des feuilles de carton que se trouvait le détonateur.

"Pour que l'explosion se produisît, il fallait que l'on tirât hors de l'enveloppe l'âme des feuilles.

"C'est ce qui s'est produit lorsque M. Jodkowitz eut pris une de ces feuilles entre le pouce et l'index.

"J'espère encore pouvoir déchiffrer sur les débris de l'enveloppe et du timbre recueillis, l'indication du bureau où la lettre a été expédiée.

"Nous croyons savoir dès à présent qu'elle a été mise à la poste à Paris. Elle ne serait pas parvenue, en effet, rue Saint-Florentin, à l'heure où elle a été distribuée, si elle venait d'un département. Elle fût arrivée à Paris soit le matin, soit le soir.

"J'espère aussi pouvoir découvrir à la loupe quelques mots de l'écriture de l'auteur de l'attentat, et, vous le savez, on possède à la préfecture de police l'écriture de tous les anarchistes connus. Par la comparaison, on pourrait peut-être ainsi découvrir le coupable.

"M. Poybarand est persuadé, comme moi, qu'il s'agit d'un attentat anarchiste.

"M. de Rothschild n'a pas, en effet, d'ennemi personnel. Il n'a jamais congédié un seul de ses employés, et jamais une misère n'a fait vainement appel à sa charité.

"Le fulminate de mercure employé dans cette lettre explosible avait été également employé, il y a quelques années, par les compagnons qui essayèrent de blesser MM. Etienne et Treille, en leur envoyant par la poste un livre mystérieux."

Chez le blessé.

M. Jodkowitz est resté étendu dans son bureau, sur une chaise-longue, jusqu'à sept heures du soir. Il a pu fournir à la justice toutes les explications qui lui ont été demandées.

Son état, sans être grave, ne laisse pas que d'être très sérieux.

A sept heures et demie, il a été ramené chez lui, 5, avenue Carnot, par deux médecins.

Nous avons pu le voir au moment où on le conduisait dans son appartement, situé à l'entresol.

Mme Jodkowitz, qui avait été prévenue de l'accident survenu à son mari par un de ses amis, l'accompagnait, ainsi que ses enfants.

M. Jodkowitz, un bandeau sur le visage et la main complètement enveloppée de linges, a pu monter sans aide son escalier.

C'est un homme de cinquante ans environ, très énergique, ayant l'allure d'un officier en retraite.

Ancien notaire à Metz, il a opté pour la nationalité française et s'est marié après la guerre franco-allemande.

C'est en 1871 que M. Jodkowitz est entré dans la maison Rothschild, où il n'a pas tardé à acquérir une très importante situation.

Il était rentré depuis quelques jours seulement de Suisse, où il avait passé un mois en villégiature.

A l'hôtel de Rothschild.

Nous nous sommes rendu, dans la soirée, à l'hôtel de Rothschild, rue Saint-Florentin.

M. le baron Alphonse de Rothschild qui est à Trouville, a été prévenu par une dépêche de condoléance et de sympathie adressée à M. Jodkowitz.

Détail intéressant: M. de Rothschild, à qui était destinée cette missive détonante, a perdu, on le sait, l'usage de l'œil droit dans un accident de chasse.

Nous aurions voulu recueillir dès hier soir l'impression de quelqu'une des membres de la famille de Rothschild, mais M. le baron Gustave de Rothschild est en ce moment à Creil (Oise); Mme la baronne Nathaniel de Rothschild en Suisse, à Ragatz; Mme la baronne James de Rothschild au château des Dyate, à Berck-sur-Mer; M. le baron Adolphe de Rothschild, à Genève.

Tous apprendront ce matin seulement, par les journaux, cet attentat, qui a causé dans tout Paris une si vive et si légitime émotion.

CHEZ LES ANARCHISTES.

L'attentat de la rue Laffitte serait-il le signal d'un réveil de l'anarchie? se demande le *Gaulois*. Désirant poser cette question à quelques-uns des plus notables compagnons, nous avons, dit-il, parcouru les cabarets que fréquentent ou plutôt que fréquentaient les apôtres de la dynamite.

Tous déserta, quelques-uns même ont disparu; c'est ainsi que le cabaret de Duprat, rue Ramey, est remplacé maintenant par une boutique de charbonnier.

Dans un petit restaurant de la rue des Abbesses, nous avons néanmoins pu causer avec quelques "intellectuels." Nous ne les nommerons pas, la plupart ayant abandonné la politique militante et se souciant peu de faire parler d'eux.

Un acquitté du procès des Trente nous déclare, qu'à son avis, l'ère des bombes peut être considérée comme close.

—La dynamite n'avait d'autre utilité, nous dit-il, que d'appeler l'attention sur l'idée anarchiste. On discute maintenant cette idée, c'est tout ce que nous pouvions souhaiter. D'autres attentats en attirant sur nous la rigueurs des lois, n'auraient d'autre résultat que celui de nous empêcher de continuer notre propagande. A ce point de vue l'affaire Caserio est concluante.

"Quant à l'attentat Rothschild, je ne crois pas, ainsi qu'on l'a dit, à une vengeance personnelle. Ça m'a plutôt l'air d'une expérience *(sic)*.

—Une expérience?

—Certainement, il est bien évident que l'auteur de l'attentat sait maintenant quelle dose d'explosif il faut, suivant les cas, pour effrayer, blesser ou tuer la personne visée en employant le même système.

"Mais si l'auteur est un anarchiste, j'espère bien qu'après avoir constaté qu'il aura surtout réussi à faire naître des sympathies en faveur de M. de Rothschild, il s'en tiendra là."

Un autre compagnon est moins optimiste:

—Si l'auteur est un anarchiste, déclare-t-il, il ne s'en tiendra pas là. Grisé par le bruit fait autour de l'affaire, il voudra faire mieux. Le vertige du crime le saisira, et nous aurons un nouveau Ravachol.

"Quel est l'homme doué, fanatique de l'idée, qui, une fois entré dans cette voie, résisterait au désir de terroriser tout seul une société tout entière?"

Enfin un troisième compagnon voit une corrélation possible entre cet attentat et la grève de Carmaux.

—C'est la guerre sociale qui commence, s'écrie-t-il d'un ton d'illuminé.

Cette sortie imprévue a le don de provoquer un fou-rire chez tous les compagnons. Les épithètes choisies pleuvent sur le malheureux: naïf, gobeur, crétin, etc.

Le compagnon prend son chapeau et sort furieux en murmurant: "Tas d'imbéciles!"

Si nous avons rapporté ce petit incident, c'est qu'il démontre que même parmi les anarchistes on ne croit plus guère à l'anarchie; ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait pas encore des fanatiques.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Monseigneur Janssens, archevêque de la Nouvelle-Orléans, à Donaldsonville.

Dépêche spéciale à l'Abeille.

Donaldsonville, Louisiane, 9 septembre—L'archevêque Janssens est arrivé hier à Donaldsonville de la paroisse Assomption pour administrer le sacrement de confirmation à trois cents enfants.

Sa Grâce a été reçue à l'église par une foule nombreuse pendant que les cloches sonnaient à toute volée.

Ce matin, les trois cents enfants ont reçu le sacrement de confirmation.

Monseigneur Janssens se rend demain à Smoke Bend, où les travaux de l'église catholique progressent d'une façon remarquable; on estime qu'elle pourra être inaugurée le jour de Pâques.

Nouvelles Etrangères.

Départ de l'Empereur Guillaume.

Presse Associée.

Stettin, 9 septembre—L'empereur Guillaume a quitté le palais à cinq heures ce matin pour assister aux manœuvres.

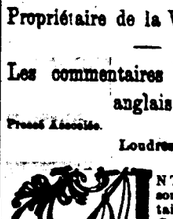
LORD DUNRAVEN,

Propriétaire de la Valkyrie III.

Les commentaires des journaux anglais.

Presse Associée.

Londres, 9 septembre.



INTERESSANTS sont les commentaire du *Pall Mall Gazette*, qui s'exprime ainsi au sujet de la course de samedi dernier:

Nous craignons qu'il n'y ait pas de coupe américaine cette année pour lord Dunraven.

Le meilleur bateau a gagné, et il est probable qu'il gagnera chaque fois. La défectuosité de la Valkyrie III, à laquelle nous avons fait allusion en plusieurs circonstances, est le clapotement qu'elle produit en fendant l'eau. C'est pourquoi les chances étaient contre elle dans cette première course:

Par une mer unie, le yatch pourra mieux faire, mais par une brise plus forte, il ne semble pas devoir faire aussi bien.

Les yatchmen anglais peuvent se consoler du mieux qu'ils peuvent en se rappelant les victoires du Britannia sur le Navahoe et le Vigilant.

A un autre endroit, le *Pall Mall Gazette* dit que les steamers d'excursion suivant les yachts ne sont conduits d'une façon encore plus honteuse que d'ordinaire, mais il ne saggère pas qu'ils ont gêné plus un bateau que l'autre.

Le fait le plus désappointant de la course, peut-être, ajoute la feuille, est que le Defender a gagné du terrain au retour, quand il n'y avait plus de houle.

Tous les journaux de Londres s'étendent sur l'encombrement produit par les steamers d'excursion.

Le *Sun* dit: Il n'y a pas une nation dont nous accepterions plutôt une défaite que de l'Amérique, et probablement aucune autre ne pourrait nous l'infliger.

Le *Star* dit que la défaite de la Valkyrie III est loin d'être démontrée, et il n'est pas besoin de prendre espoir.

L'Evening News ne voie pas beaucoup d'espoir d'une victoire de la Valkyrie dans les autres courses.

Ce journal commente [illegible] norme dépense [illegible] tion et l'[illegible] le [illegible]

LORD DUNRAVEN.

Le *Globe* dit que les Anglais en général sont prêts à faire écho au verdict du représentant de lord Dunraven annonçant qu'ils ont été loyalement battus.

La *Gazette de St-James* dit que les yachtsmen anglais ne se sentent pas à l'aise après le résultat de la première course de la série.

La Commission de Cheng Fu.

Presse Associée.

Victoria, Colombie Britannique, 9 septembre—Des lettres privées de Shang Hai, envoyées à Victoria, annoncent que la commission nommée par les gouvernements anglais et américains pour procéder à une enquête sur les massacres de Ku Cheng, le 1er août, est arrivée à Foo Chow le 13 septembre, deux jours après à Sui Kow, et le 17 à Ku Cheng, sans l'ombre d'une molestation par les hordes barbares que les autorités chinoises déclaraient s'être établies dans toute l'étendue de la province.

La commission est composée du consul anglais R. W. Mansfield, du consul américain colonel J. Courtenay Hixson, du vice-consul anglais E. L. B. Allen de Pagoda Anchorage, du lieutenant de marine américain Evans, du Detroit, du révérend W. Bannister, représentant les missions anglaises, et du docteur Gregory, de la mission américaine méthodiste épiscopale.

Une escorte de cent soldats mal armés, de l'armée mal disciplinée du vice-roi, accompagne la commission.

Ce fait est regardé comme une faible preuve de la véracité des Chinois qui ont affirmé que le massacre était entièrement hors du contrôle des autorités, la province étant en pleine révolte.

Cette défense des Chinois est considérée comme une farce, aussi bien que la commission non soutenue par des forces anglaises ou américaines.

L'indignation causée par l'apathie des des deux gouvernements est à son comble.

Aux derniers avis, la commission avait entendu les dépositions de trois personnes: le docteur Gregory, de la mission américaine de Foo-Chow; le révérend H. C. Philips et Mlle Harman, de Ku-Cheng. Cette dernière a assisté aux scènes terribles du 1er août.

Le révérend Philips raconte comment il a été éveillé à six heures du matin par des cris venant de la maison de l'économe. Il a pensé d'abord que les enfants jouaient, mais il a vite reconnu la voix d'hommes excités et s'est habillé à la hâte. A quelques pas de ma demeure, dit-il, j'ai rencontré un natif ami qui m'a retenu en m'enlaçant et m'a dit que les végétariens étaient arrivés.

Je me suis débarrassé de son étreinte et je suis vite arrivé en vue de la maison, d'où quarante ou cinquante bandits emportaient une grande quantité d'objets; leur chef tenait un petit drapeau rouge déployé. Je ne pouvais voir aucun de nos européens, et comme j'étais en pleine vue des émeutiers, j'ai gravi une colline et je me suis caché derrière deux arbres, à 20 ou 30 yardes de la maison.

De cette position j'ai vu tout ce qui pouvait l'être. Comme je n'ai pu apercevoir aucun étranger, j'en ai conclu qu'ils s'étaient échappés. J'ai pensé qu'il était préférable de demeurer où je me trouvais. Après une minute ou deux, la trompe a sonné la retraite et les végétariens sont partis, après avoir, cependant, mis le feu aux bâtiments. Dix minutes après, tous les émeutiers avaient disparu.

Je me suis rendu à la face de la maison mais je n'ai vu personne. Je craignais quelquechoses d'horrible, car j'avais entendu les végétariens dire en s'en allant: Maintenant tous les étrangers sont tués.

C'est alors que j'ai rencontré un domestique qui m'a annoncé que les chinois étaient à la maison de Mademoiselle Hartford, de la mission américaine.

J'ai trouvé la fille de M. Hartford, Mildred, avec deux blessures graves, l'une au cou et l'autre au genou.

Quand j'ai eu lavé ces blessures, je me suis retourné vers le fils de M. Steward, horriblement blessé à coups de couteau sur toutes les parties du corps.

Mlle Codrington m'a fait dire qu'elle se trouvait également dans la maison. Je l'ai trouvée dans un état pitoyable, mais j'ai réussi avec des chiffons et de l'eau fraîche à enlever le sang qui la couvrait. Elle m'a demandé d'attendre, car elle pensait que Topsy Sanders était encore vivant.

Je me suis précipité dans les appartements du fond, et j'ai trouvé les corps de Mesdemoiselles Saunders, Stewart, Gordon et Marshall. Cette dernière était horriblement hachée, la tête était presque séparée du corps, mais à part ces blessures, les corps n'étaient pas mutilés. J'ai trouvé plus tard le cadavre de Mlle Coombs au pied de la colline en face de la maison où il avait évidemment été jeté.

Comme je n'avais trouvé aucune trace de M. et Mme Stewart, de mesdemoiselles Saunders et de Lens, la domestique, j'espérais qu'ils avaient échappé, et je suis retourné à la maison où se trouvaient les enfants Stewart et Mademoiselle Codrington. Mademoiselle Hartford est arrivée à ce moment. Elle avait une blessure à l'oreille, mais un chrétien natif avait réussi à la sauver.

J'ai appris plus tard que les cinq dames de la mission de Lenanna, qui vivaient dans deux maisons formant le sanitarium de Ku Cheng, avaient été cernées après une vaine tentative de fuite. Quelques végétariens semblaient disposés à les épargner; mais leur chef a donné l'ordre d'[illegible] les [illegible] [illegible] Kathleen a pu emporter hors de la maison, non sans qu'il ait reçu une blessure près de l'œil.

Mlle Nellie Sanders a été frappée à la porte de la Nursery en allant au secours des enfants, et comme nous avons trouvé plus tard un cadavre carbonisé, il est probable qu'il est celui de cette demoiselle.

Pendant longtemps, nous avons cru que M. et Mme Stewart s'étaient échappés, mais nous avons trouvé ensuite leurs corps ou plutôt leurs cendres, dans la chambre à coucher qu'ils occupaient.

La population de Hua Sang semble n'avoir pas, en général, pris part à l'affaire, quoiqu'indubitablement quatre ou cinq familles de végétariens soient impliquées.

Les natifs disent que les végétariens sont arrivées par la route de l'est de Ku Cheng. Un grand nombre venaient d'Ang Long et d'Aden Bang, à une distance de quarante milles environ de Ku Cheng.

Mademoiselle Hartland dit que cette terrible affaire n'a pas duré plus de trente minutes, et que les assaillants comptaient cent hommes bien organisés sous la conduite d'un chef. Elle raconte ainsi ses terribles épreuves:

J'ai entendu des cris dans les rues et je me suis vêtue à la hâte.

A la porte, j'ai rencontré un homme portant un trident et une lance qui a dit: Voici une femme étrangère. L'homme a dirigé la pointe de sa lance vers ma poitrine, mais j'ai écarté l'arme qui n'a fait qu'effleurer ma figure. Le Chinois m'a alors jeté à terre et m'a frappé du bois de la lance; une servante a arraché l'arme et m'a crié de prendre la fuite. J'ai saisi pardessus un revêtement de terrain et ai gagné le chemin.

La servante m'a suivie et m'a aidée jusqu'au moment où nous sommes arrivées de l'autre côté de la colline, où je me suis étendue pour reprendre haleine. Après deux haltes, nous avons gagné une place où nous étions en sûreté.

Pendant ce temps, les cris continuaient et les maisons brûlaient.

Quand le silence s'est établi, nous avons conclu que les végétariens s'étaient retirés. Un domestique est alors parti aux nouvelles; il est revenu une demie heure après et nous a dit de retourner à la maison; il a ajouté que cinq dames de la mission anglaise avaient été massacrées, et que plusieurs blessés se trouvaient dans ma maison.

Le docteur Gregory raconte comment les nouvelles lui ont d'abord été apportées par un messager du révérend Philips, et sa visite immédiate au Yamen où il a trouvé des centaines de personnes déjà réunies. Le magistrat de district, Wong, lui a déclaré qu'il allait partir de suite pour Hwaisang avec soixante soldats.

Le docteur Gregory s'exprime ainsi: Je suis parti à trois heures de l'après-mid